

RICHARD DALLAIRE

Le Marais

ALLÉGORIE D'UNE EXISTENCE PARTIELLE

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

Le Marais

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec)
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-11-0 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-48-6 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-49-3 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Richard Dallaire, 2009
Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2009

Diffusion Dimedia
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde
www.librairieduquebec.fr/

Couverture :
Marie-Josée Morin
m-j.morin@entrep.ca

Photographie de la couverture :
Claude Dallaire

Éditions électroniques :
Jean Yves Collette
jycollette@vertigesediteur.com

R I C H A R D D A L L A I R E

Le Marais

ALLÉGORIE D'UNE EXISTENCE PARTIELLE

ROMAN

Pour Lucie, lucide et lumineuse luciole

et

Merci à mes lecteurs d'avant publication.

À bientôt.

Il a vu que vivre n'avait pas lieu.

Il a vu qu'il ne mourrait pas.

HERVÉ BOUCHARD

*Cette chose appelée « cadavre » et qui nous
fait si peur vit avec nous, ici et maintenant.*

MILAPÉRA

CÔTÉ COUR

*... une bicoque plus tombe que foyer, entourée
d'une terre plus cimetièrre que jardin.*

RAY BRADBURY

SA MAISON PRENAIT RACINE au milieu des eaux du chagrin. Plantée dans un marécage de terre boueuse. Dans un salmigondis d'îlots de mousse et de quenouilles où pullulaient grenouilles et ouaouarons, tritons et tortues, maringouins et mouches à merde. Derrière, le terrain trouvait sa limite dans les basses haies de thuyas mal coiffées, semblables à des femmes mélancoliques à l'instant du réveil. Au fond de la cour, un étang. Une odeur humide et terreuse de compost fraîchement brassé émanait des lieux. Devant, une allée formée de dalles en pierre crottées conduisait à la petite maison recouverte d'un épais tapis de vignes qui, à force de boire à ces eaux tristes, offraient un raisin fort et amer, presque immangeable.

C'était une ancienne aire industrielle où seule une poignée de maisons avaient échappé au règlement de zonage. Suspendue dans le ciel, une autoroute confirmait la proche présence du centre-ville. Chaque jour, des milliers de banlieusards l'empruntaient, allant glaner leur pitance pour revenir toujours plus fourbus. Paul préférait la marche. Il devait parcourir plus de deux kilomètres pour se rendre au travail.

Quelquefois, un conducteur assoupi volait par-delà la rambarde et s'écrasait dans sa cour. La voiture et son occupant endormi s'enfonçaient bruyamment dans le ventre du marais. Une fois passés les derniers borborygmes, le chant des ouaouarons reprenait sa place.

Le processus irréversible de la pourriture attaquait les boiseries de la maison depuis plusieurs années. L'accès au sous-sol était condamné et le plancher du salon partait en ruine. Pour calfeutrer les brèches, Paul clouait au sol les livres qu'il terminait. Sans ce soin, les grenouilles pénétraient la nuit, troublant son sommeil. Parfois, il fixait à regret des livres qu'il n'avait pas eu le temps de lire. Dans un coin, le piano droit jouait en désaccord la partition de sa vie.

PAUL COULAIT DES HEURES lentes et molles, sachant que pour ralentir le rythme du temps qui passe, il suffit de l'allonger avec l'ennui. Tous ses jours de congé étaient consacrés à cet exercice d'étirement. Il s'affranchissait de toute action sauf quelques lectures et les travaux sur sa maison. Les vignes poussaient à une telle vitesse ! Il devait chaque soir les arracher des fenêtres s'il voulait espérer un peu de soleil le lendemain. Sans ces séances quotidiennes, cela aurait été impossible.

Il s'accommodait de sa solitude, sans toutefois s'en réjouir. Bien sûr, des potes, il en avait des autobus. Comme tout le monde. De toutes tailles, de toutes couleurs, de tous âges, de tous sexes. Ils s'immisçaient dans sa vie comme des voyeurs venant épier sa décomposition. Toujours prêts. Comme des scouts. Faisant des nœuds coulants dans ses jours.

Chaque samedi, ils débarquaient pour y faire les vendanges. Ils saccageaient ses vignes et, pieds nus, écrasaient les raisins de l'amertume. Paul était seul au milieu de ces cadavres exquis mais sans saveur. La fête battait son vide.

COMME CHAQUE JOUR, mis à part les jours de congé, Paul se réveilla en appréciant la froide chaleur d'un rayon de lumière à l'agonie. Cette lueur pénétrait difficilement, se faufilant entre les branches des vignes et la saleté des carreaux. Il se leva, sauta dans la douche, mangea, se vêtit de gris et partit au travail. Il emprunta la route habituelle. Un trottoir aride. Sisyphe urbain appliqué à sa besogne, l'odeur de soufre planant sur son parcours était devenue habitude.

Comme chaque jour, mis à part les jours de congé, Paul joignait l'inutile au désagréable, travaillant toute la journée dans son cubicule, semblable aux autres cubicules, au centre d'un labyrinthe de cubicules tous jumeaux. Pour s'y rendre, il empruntait une série de couloirs identiques et d'escaliers semblables, croisant collègues et patrons qui ne le remarquaient pas. Tous avaient les mêmes têtes de grenouille ridée, les mêmes gestes vaseux de lombric et les mêmes langues de vipère.

Comme chaque jour, mis à part les jours de congé, Paul termina sa journée sans satisfaction mais content. Il traversa le parc voisin de son bureau qu'on surnommait le glandoir. Des dizaines de cabots promenaient leur maître, leur lançaient la balle et ramassaient leurs excréments. C'est là que la plupart des fonctionnaires venaient transiter du travail à la maison.

L'endroit servait également de marché public, débordant de légumes et de fruits, de fleurs et de plantes ainsi que de pains frais. Une orgie de parfums difficilement accessibles à l'odorat handicapé de Paul. Il croisa une foule de commerçants dont un annonçait ses cercueils aux badauds ébahis. Il vantait l'extraordinaire aérodynamisme d'un nouveau modèle qui garantissait une entrée remarquable dans l'au-delà. Ressemblant à un suppositoire géant en fibre de vers luisants, il était spécialement conçu pour faire pénétrer le cul du paradis à n'importe lequel pécheur.

« Moyennant un léger supplément, disait le commerçant, le modèle deux places est à vous. Vous avez également la chance d'étaler vos paiements sur les vingt ans suivant votre décès. » Cet argument avait l'effet d'un gaz hilarant

sur les clients qui faisaient la queue pour se réserver le modèle. La mode étant aux préarrangements funéraires, chacun prétendait avoir trouvé la meilleure occasion et avait hâte d'en profiter.

Ces techniques de vente avaient très peu d'effet sur Paul. En matière d'obsèques, il affectionnait plutôt la fosse située à la limite de la ville, simple et peu coûteuse.

Tous les troisièmes dimanches du mois, chacun avait le loisir d'y faire le plongeon. Des dizaines de vendeurs de tout acabit faisaient commerce pour l'occasion.

Chaque sauteur y allait de son style propre. Du saut de l'ange au salto arrière, en passant par la double vrille, ils s'échinaient à épater pour une seule et dernière fois la galerie. Au fond, un préposé mordait leurs orteils, s'assurant de la belle mort de chacun. Des vautours volaient en cercle autour du cratère pendant qu'un officiant de service se lançait des litres d'eau bénite sur la tête en dansant un mambo mortuaire dans un état de transe schizophrénique. Paul demeurait dans les estrades populaires à apprécier le spectacle. Chacun semblait s'amuser dans son rôle, c'était finalement de belles journées.

Comme chaque vendredi, Paul s'acheta une bouteille de vin rouge, quelques vivres et regagna le marais. Le ciel de la ville hurlante saignait sur le mur de l'horizon. Un soleil incandescent incendiait les immeubles. L'odeur de soufre s'évacuait au gré de la brise fraîche de ce soir de septembre.

AU PETIT MATIN, Paul infusa du café. Il but la première tasse en regardant une grenouille sauter sur le plancher de la cuisine, laissant des traces baveuses sur son trajet. Elle fit quelques bonds acrobatiques en direction du salon, coassa une dernière fois avant de disparaître par une fissure.

Paul coassa à son tour pour se dégager la gorge et se servit une deuxième tasse. Sur le balcon avant, il éclaircit lentement son esprit encore étreint par le sommeil en regardant les rares voitures traverser le décor matinal. Il aimait se lever tôt les matins de fin de semaine, rares moments où un relatif silence enrobait le marais.

À la troisième tasse, il marcha vers les piliers retenant l'autoroute. Son pas était maladroit. Il boitait. Depuis quelques mois, son corps était embrassé par des maux qu'il ne connaissait pas. Outre une crampe intermittente dans la jambe droite, il se plaignait d'élançements dans les épaules. Par ailleurs, ses pulsations cardiaques s'éspacèrent et sa respiration était devenue quasi accessoire.

Au travail, il devait camoufler son état. Afficher ses faiblesses aurait rapidement attiré les commentaires des collègues et les invectives de ses supérieurs. Le grand patron avait d'ailleurs servi cette semaine un discours sur la façon dont on abat les chevaux blessés sur les champs de courses. C'était sa méthode pour galvaniser la motivation des troupes et augmenter la productivité.

La fin de semaine, Paul laissait tomber la pression. Conséquemment, les douleurs qu'il n'avait plus à cacher s'accroissaient. De semaine en semaine, son inquiétude s'amplifiait. Il n'aimait pas ne pas savoir. Il avait pris rendez-vous avec son médecin.

Sous l'autoroute, les colonnes étaient chargées de graffitis en tous genres. Il aimait lire cette urgence de dire, cette poésie urbaine crachée sur les murs, souvent maladroite et toujours vraie. Il sillonna la zone pendant près d'une heure avant de retourner au marais. Il ne but pas une quatrième tasse.

Table des matières

Côté cour	II
Côté jardin	57
Côté cœur	II3

Le Marais,
de Richard Dallaire
composé en Jenson corps 18
a été mis en ligne
en juillet deux mil douze.